

font des prêts qui s'élèvent à environ douze millions de piastres par an.

L'Angleterre en est encore au point où la France se trouvait en 1777, sous le rapport des prêts, et d'après un recensement fait en 1871, on a constaté qu'il existait dans Londres seulement 3,540 prêteurs sur gages.

Il est impossible de se faire une idée des ruines causées par ces usuriers.

L'origine de l'enseigne des trois boules vient, dit-on, des armes de la corporation des Lombards, où, d'après d'autres historiens, du blason de la famille des Médicis, qui figuraient parmi les plus riches marchands Lombards.

*** Les gravures que nous donnons aujourd'hui illustrent la manière dont M. O'Brien a été reçu dans le Haut Canada.

Je vous en ai parlé la semaine dernière, mais j'ignorais alors que les choses fussent allées aussi loin que je l'ai su depuis, et, en vérité, le maire de Kingston a été d'une candeur (je gage que l'on est forcé d'admirer. Il est plus fort que celui de Toronto.

Il faut reconnaître, d'un autre côté, qu'il a reçu une rude leçon de l'orateur irlandais.

Celui-ci venait d'être poursuivi et frappé par les bandits orangistes, et s'était réfugié dans une maison, quand le maire prévenu de l'endroit où il était, vint le trouver et lui dit qu'il allait l'accompagner à son hôtel et le protéger, dût-il faire venir de l'artillerie.

«Vraiment, répondit M. O'Brien dédaigneusement, vous allez me protéger, maintenant que je n'en ai plus besoin ? Mais que ne l'avez-vous fait quand j'avais à mes trousses une meute de meurtriers qui s'était assemblée, hurlante et menaçante, tandis que je parlais en public. C'était le moment de la disperser. Je n'ai que faire de votre artillerie maintenant, monsieur, et je ne veux pas vous donner la satisfaction de paraître avoir protégé ma vie, alors que vous ne l'avez pas fait quand vous l'auriez dû.»

Le soufflet était rude mais bien mérité.

*** En fin du compte, le voyage de M. O'Brien s'est terminé par un résultat des plus étrange.

Le député de Cork venait nous dire qu'en Irlande les propriétaires se conduisaient d'une manière révoltante envers leurs fermiers, ou en d'autres termes que les Orangistes tyrannisaient les Catholiques.

Il nous l'a dit sans passion, quoi qu'avec beaucoup de patriotisme et j'ai même entendu deux Anglais, qui ont assisté à sa première conférence, dire qu'aucun bon sujet britannique ne pouvait se trouver blessé des paroles de l'orateur.

S'il a cité l'exemple de lord Lansdowne, c'est tout simplement parce qu'il existait.

Il s'acquittait donc comme il le pouvait de la tâche qu'il s'était imposée, quand ses adversaires, dont le but était évidemment de prouver qu'il avait tort, ont démontré au contraire que les Orangistes du Canada ne valaient pas mieux que ceux du vieux monde.

C'est donc une véritable victoire pour M. O'Brien.

On a pu discuter l'opportunité de son voyage, et j'ai même entendu plus d'un citoyen dire que les malheurs de l'Irlande ne nous regardaient pas, ce qui prouve une dose d'égoïsme bien conditionnée, mais on ne peut nier ni son courage, ni son talent, ni son patriotisme.

C'est probablement parcequ'il possède ces supériorités qu'on lui a jetté des pierres à la tête.

*** Comme on venait de jeter des pierres à M. O'Brien parce que lord Lansdowne et Cie écorchent leurs fermiers, il était naturel que l'on jetât des fleurs à lord Lansdowne parce qu'il est gouverneur du Canada.

Je n'ai point le moindre mot à dire contre les protestations de fidélité adressées au représentant de la reine; c'est une habitude qui existe dans tous les pays monarchiques, mais je hausse les épaules quand on en arrive aux farces de mardigras.

J'admets les réceptions enthousiastes, les arcs de verdure, les inscriptions les plus fantaisistes célébrant les vertus de notre bien-aimé gouverneur, selon l'expression d'un journal de Montréal,

mais dételier les chevaux de sa voiture pour se mettre à leur place, est chose tellement idiote, qu'elle dénote chez ses auteurs d'étranges instincts.

C'est cependant ce que l'on a vu l'autre jour à Ottawa.

Trente individus ont pris la place des quatre chevaux qui traînaient la voiture du gouverneur-général, mais l'enthousiasme qui les animait semblait leur enlever un peu de leur sang froid, et la manière dont ils tiraient le véhicule faisait regretter l'absence des autres bêtes.

*** Cette affaire me remet en mémoire un fait qui s'est passé à Montréal, il y a douze ans, alors que j'étais étudiant et que je suivais les cours de droit du Collège McGill.

Une belle après-midi tous les étudiants reçurent avis de se réunir dans la salle de troisième année, afin de discuter la manière dont on accueillerait lord Dufferin, qui devait recevoir le lendemain en grande pompe, le diplôme de docteur en droit.

Les premières propositions passèrent vivement et tout allait bien, quand un étudiant de première année, un grand diable qui n'en finissait plus, long comme un jour sans pain, proposa de dételier les chevaux du gouverneur à son entrée dans l'avenue du Collège McGill et de s'atteler à leur place...

*** Ah ! ce fut du joli ! jamais protestations plus énergiques ne se firent entendre et—notez bien le fait—tous ceux qui protestaient ainsi, tous, étaient des Canadiens-Français.

La discussion fut chaude, et je me souviendrai toujours de notre brave camarade Bourque (qui devait se noyer quelques mois plus tard, par accident), s'écriant en manière de péroraison après un discours des plus énergique : *Let man be man and horse be horse !*

Malgré tous nos efforts, nous devions succomber, nous n'étions qu'une dizaine contre trente et la proposition fut adoptée.

Et le lendemain, à trois heures de l'après-midi, sous un ciel sans vapeurs, et noyés dans les rayons d'un soleil tropical, on put voir dix braves étudiants en droit canadiens français, les mains dans les poches, rangés sur le trottoir de la grande avenue du collège McGill, suivre des yeux les évolutions hippiques de leurs trente collègues, en disant à haute voix !

Let man be man and horse be horse.

Lord Dufferin entendit, et comme il était loin d'être un sot, il sourit d'un sourire très fin qui semblait dire qu'il nous trouvait d'autant plus raisonnables, que ses chevaux bipèdes manquaient de le faire verser à chaque instant.

*** Un journal de Paris a publié dernièrement un numéro exceptionnel illustré, par Caran d'Ache, et qui représente Napoléon Ier, entouré de son état major, avec la désignation suivante : «Napoléon Ier, empereur des Français, roi d'Italie, protecteur de la Confédération du Rhin, né à Ajaccio, le 5 mars 1769, mort à l'île Sainte-Hélène le 5 mai 1821.» Une légende imprimée au bas du groupe porte en outre :

Les armées françaises, de 1792 à 1815, ont remporté cinq cent vingt-et-une victoires, dont quatre-vingt-quatorze en batailles rangées.

Les Autrichiens ont été battus deux cent trente-trois fois.—Les Espagnols, cent douze fois.—Les Russes, cinquante-quatre fois.—Les Prussiens, quarante-deux fois.—Les alliés, quarante-huit fois.—Les Anglais, trente-deux fois.

Total : Cinq cent vingt-et-une victoires. Sur cet ensemble de batailles, il a été choisi trois cent soixante-cinq faits d'armes glorieux pour former le calendrier. Une victoire par jour.

Leon Ledem

Des écrivains, comme de tous les hommes, il ne faut prendre que le meilleur : à quoi bon le reste ? —E. M. DE VAGUE.

Il y a de très honnêtes gens qui ne croient avoir fait un bon marché que quand ils ont volé le marchand.—ANATOLE FRANCE.

LE PRINTEMPS

(BLUETTE)

Le doux printemps vient de paraître
Sous son manteau de velours vert,
Et déjà l'on voit disparaître
Tous les vestiges de l'hiver.

Son œil a l'éclat de la braise ;
A la chaleur de ses rayons
Naissent lilas, fleur, rose et fraise,
Abeilles d'or et papillons.

Les arbres engourdis naguère
Semblent dresser plus haut le front.
Car la nature, en bonne mère,
Verse la sève dans leur tronc.

Aux plus épais de la ramure
Les oiseaux préparent leurs nids,
Sans s'occuper si la pâture
Ou le lin leur seront fournis.

Du sol jaillit plus d'une source
Que la froidure intimidait,
Et le ruisseau reprend sa course
Aussi souple qu'un farfadet.

Sur le bord de maintes rivières
L'on voit le castor vigilant
Transporter le bois et les pierres
Pour bâtir son gîte excellent.

De la cime de nos montagnes
Se précipite le torrent
Qui fertilise nos campagnes
Avec les eaux du Saint-Laurent.

La brise, sylphide légère,
Fait l'amour à toutes les fleurs,
Puis vole embaumer l'atmosphère
Des plus enivrantes senteurs.

A nos fenêtres l'hirondelle
S'annonce par des cris joyeux,
Elle revient à tire-d'aile
Tous les neuf mois charmer nos yeux.

Au palais comme à la chaumière,
La porte s'ouvre à deux battants :
Riche et pauvre ont soif de lumière,
D'air pur, de parfums odorants.

Parfois l'on quitte sa demeure
Pour aller prendre un gai repas
Sur la pelouse où, toute à l'heure,
Bébé fera ses premiers pas.

Plus loin les colons sur leur terre
Travaillent avec action
A cette œuvre si salutaire
De la colonisation.

Les uns creusent, les autres sèment
Ou bien couchent les arbres morts ;
Ces braves bûchent, chantent, s'aiment
Et dorment la nuit sans remords !

La fillette en robe de bure
Chante et cultive tout le jour ;
Le soir venu, sa lèvre pure
Dira peut-être un mot d'amour !

Où, l'homme, les oiseaux, les plantes
Et l'onde aux bruits mystérieux
Mêlent leurs voix reconnaissantes
Pour célébrer le Roi des cieux.

Car tout ce qui vit et respire,
Tout ce qui chante, pleure ou croit
Reconnait qu'il est sous l'empire
D'un être souverain et droit !

Printemps, réveil de la nature,
Oh ! sois le bienvenu toujours !
Quand tu parais, la créature
Espère alors en de beaux jours !

C'est toi qui fais verdoyer les plaines
D'où l'homme tire l'aliment ;
C'est toi qui mets les huches pleines
De la blanche fleur de froment ;

C'est toi qui rends au pulmonaire
La force et souvent la santé ;
C'est toi que l'Indien vénère
En recouvrant sa liberté.

O printemps, messager céleste,
Admirable consolateur !
Ton éclat seul nous manifeste
La puissance du Créateur !

J. B. Carouette